

Maladies et guérisons dans le *Livre des Miracles* de Grégoire de Tours

Jacqueline VONS*

Au V^e siècle de notre ère, Tours était un centre de pèlerinage réputé autour de deux sanctuaires proches géographiquement, mais différents par leurs caractéristiques : la basilique de saint Martin *in muros*, consacrée le 4 juillet 482, et l'abbaye de Marmoutier construite à l'emplacement de la grotte où vécut le saint, sur la rive droite de la Loire. La piété dont ces deux lieux bénéficiaient était fondée sur les guérisons miraculeuses qui leur furent attribuées après la mort de saint Martin, guérisons relatées dans deux récits hagiographiques, *De Virtutibus Sancti Martini* et *De miraculis sancti Juliani*, faisant partie de la compilation établie par Grégoire de Tours (538-594) dans les *Libri Miraculorum*, selon des témoignages qui lui furent rapportés ou dont il affirme avoir été un témoin oculaire. Ces récits s'inscrivent dans un contexte temporel et spirituel bien précis. Il s'agit pour l'évêque de Tours de rappeler aux populations le pouvoir de la religion et sa suprématie sur les moyens thérapeutiques proposés par la médecine galénique à une époque où la peste vient d'atteindre la cité.

Dès 511, le concile d'Orléans avait qualifié le pèlerinage de Tours de pèlerinage de la Gaule. Cette décision eut des effets bénéfiques sur l'aménagement de cette cité qui avait vu disparaître peu à peu l'infrastructure d'hygiène urbaine mise en place par les Romains. Grégoire de Tours ne s'offusque pas de l'état d'insalubrité générale de la ville, par ailleurs commun à son époque : les rues sont étroites, sombres et humides, les maisons des pauvres sont en bois avec un sol de terre battue, des porcs déambulent librement parmi les immondices, les puits communs sont souvent souillés. L'arrivée massive de pèlerins fut l'occasion de développer des lieux d'accueil, appelés « aumônes » proches des voies d'accès à la cité ou près de la basilique. Autour du sanctuaire s'établirent des échoppes d'artisans, de commerçants, de vendeurs de reliques, des tavernes. Les reliques de Martin qui avait vécu pauvre, à qui on avait reproché le peu de soin dans sa tenue, devinrent prétextes à de riches donations au clergé qui se constitua un véritable trésor (reliquaires et pièces d'orfèvrerie). À l'opposé du quartier marchand, à côté de l'église épiscopale, toujours *intra domos*, fut édifié un lieu pour héberger les pèlerins, les miséreux, en vertu des devoirs d'assistance et d'hospitalité de la *caritas* chrétienne.

S'il paraît difficile aujourd'hui de chiffrer le nombre de pèlerins qui affluaient à Tours, nous sommes abondamment renseignés par Grégoire de Tours sur l'appartenance sociale et l'origine géographique des malades qui venaient chercher une guérison depuis Angers, Bourges, Poitiers, Auxerre, Bordeaux, voire de l'étranger ; c'étaient les campagnes environnantes qui fournissaient le plus de pèlerins, hommes, femmes, enfants, vieillards indistinctement, mais on relève aussi des bourgeois, des nobles et des clercs locaux.

Le *livre des Miracles* abonde en indications d'infirmités, de handicaps et de maladies atteignant tous les âges de cette population attirée par la réputation du saint guérisseur, mais elles sont souvent trop succinctes et ne permettent pas de diagnostic précis (MOREAU 1997). Les enfants semblent particulièrement affectés : ils sont présentés dans un état de grande faiblesse, avec un teint très pâle, leurs jambes sont arquées, parfois repliées sous eux, leurs muscles noués ou atrophiés (*Martin* II, 167 ; III, 16 ; *Julien* 37, 38). Des adultes ont les mains

* Membre de l'Académie de Touraine

ou les membres inférieurs contractés, à cause de la goutte (*humor podagricus*) ou de rhumatismes (*Martin II*, 4, 5, 6, 7), d'autres, très nombreux, ont les paupières fermées, collées par une espèce de « glu », ou sont frappés de cécité (*Martin II*, 8, 9, 28, 29). On relève encore passim des fièvres diverses, des cas de dysenterie (*Martin I*, 37), ou encore la présence d'épileptiques assimilés à des possédés du démon (*Martin II*, 18).

Ces infirmités douloureuses à vivre pour l'individu sont une gêne dans la vie familiale et sociale : elles rendent impossible le travail dans les champs, dans les bois (le défrichement des terres autour de la ville nécessite de nombreux bûcherons) ou dans les entreprises artisanales (la fabrication de tonneaux – liée à la culture de la vigne – était une industrie prospère, et les habitations troglodytes se prêtaient aux activités des tisserands). Le pèlerinage apparaît comme l'ultime espoir d'une société où il faut continuer à nourrir ceux qui ne rapportent plus ou ceux dont on sait qu'ils ne vivront pas assez longtemps pour rapporter un jour, comme en témoigne une anecdote relative à un couple vivant à Tours, dont l'enfant avait les membres si déformés « qu'on le nourrissait sans espoir de le mener à bien » (*Julien* 38). L'intérêt de l'œuvre de Grégoire de Tours est de nous renseigner avec précision sur les conditions matérielles des infirmes, qui venaient nombreux à Tours demander une rémission, quand ils avaient réussi à échapper à la mort ou à l'abandon. L'évêque signale en effet, sans compassion particulière, qu'habituellement, chez les gens de la campagne, la plupart des enfants infirmes sont tués par leur mère à leur naissance, abandonnés ou donnés à des mendiants qui produisent les « monstres » sur les champs de foire (*Martin I*, 40).

Le manque d'hygiène, la malnutrition, la pollution des eaux des citernes ou des puits, l'insalubrité des lieux de vie et de travail suffiraient à expliquer la plupart de ces infirmités et maladies, auxquelles il faut ajouter des accidents nombreux, parmi lesquels les projections de fétus de paille ou de poussières dans l'œil sont banales (*Martin III*, 16). La plupart des pèlerins étaient atteints depuis des mois, voire depuis des années, quand ils accomplissaient le voyage vers Tours : il semble bien que les pèlerins aient eu à cœur de s'arrêter dans les deux lieux saints, sans qu'un ordre précis apparaisse dans le cheminement. La foule traversait la Loire en bateau du nord au sud ou du sud au nord (*Martin I*, 2), des guérisons avaient lieu à Marmoutier mais le plus souvent à la basilique devant une foule nombreuse et dans un climat émotionnel poussé au paroxysme, au milieu des cris et des pleurs de joie de la foule et des prêtres, soigneusement notés par Grégoire de Tours.

Si ce dernier se montre d'une extrême discrétion sur le rituel pratiqué en vue de la guérison, on relève néanmoins la nécessité de toucher des reliques, c'est-à-dire tout objet ayant été en contact avec le marbre du tombeau ou avec le sol de la cellule (poussière, huile de lampe, cire, frange des voiles) ou de les absorber sous forme de boissons ou d'onguents préparés par les prêtres. Des soins locaux étaient dispensés, par exemple le lavage des yeux chassieux et des paupières collées par la sanie avec de l'eau claire, issue de la source dite miraculeuse de Marmoutier, le jeûne était prescrit aux podagres... Ces procédés qui ne sont pas sans rappeler la thérapie en usage dans la médecine antique des temples, étaient destinés à apaiser le corps comme l'esprit et à préparer le pèlerin à recevoir la récompense de sa foi.

Car au-delà des boissons, onguents et autres remèdes salutaires, c'est la conception même de la maladie comme sanction divine qui parcourt les pages du *Livre des miracles* et l'évêque de Tours n'a pas d'accents suffisamment forts pour condamner tout manquement à la loi divine (ou plus exactement aux règles énoncées par l'Église), qui sera puni par l'envoi d'une maladie. Les exemples abondent : des hommes et des femmes qui travaillent le dimanche, jour consacré au seigneur, se retrouvent estropiés (*Martin II*, 57; *III*, 7), des femmes qui ont eu des rapports sexuels un dimanche sont punies en mettant au monde un « monstre », un enfant contrefait (*Martin II*, 24 et 26). Adoptant le ton du prophète inspiré, Grégoire

condamne le péché de chair avec une vigueur inégalée : « Passez le jour du Seigneur en le louant et dans la pureté. Des rapports conjugaux de ce jour naissent des enfants épileptiques ou lépreux. Que ce que nous avons dit serve de leçon, de crainte que le mal commis au cours d'une seule nuit ne soit enduré pendant de nombreuses années » (*Martin II*, 24).

L'image d'un dieu vengeur s'impose, d'un dieu qui aime les pleurs et les coups frappés sur les poitrines des coupables. Certes, Dieu accorde la guérison, mais il prévoit des conditions suspensives : le malade guéri doit promettre de revenir en pèlerinage pour remercier Dieu ; s'il manque à sa promesse, la maladie le frappera à nouveau (*Martin III*, 56). Le rôle du prêtre chargé d'interpréter la volonté de Dieu à travers son intermédiaire, qui est le saint, trouve ici sa pleine justification, au regard de deux types de concurrents : les guérisseurs de campagne et les médecins de ville. Les premiers recourent à une panoplie de moyens identiques à ceux des prêtres (onguents, potions) mais ils remplacent les prières par des sortilèges qui « lient » et sont inefficaces aux yeux de Grégoire de Tours (*Martin I*, 26). Bien qu'il se présente volontiers sous les traits d'un indocte (*indoctus, rusticanus*), au style grossier (*sermo incultus*), l'évêque de Tours s'adresse en fait à ses pairs, à un public lettré qui partage son mépris et son ironie à l'égard de ceux qui prétendent avoir la connaissance des herbes médicinales sans avoir les compétences nécessaires (*Martin*, Préface).

Il était sans doute plus difficile de polémiquer contre une forme de médecine savante, bien attestée à Tours puisque la cité avait été dotée par l'empereur Gratien (359-383) d'une école de *medici* ; purges, saignées, topiques et boissons de plantes faisaient partie de cette formation médico-chirurgicale qui subsistait dans les établissements religieux urbains. Si les ruraux consultaient peu le médecin des villes, à cause du prix trop élevé des consultations, les citadins aisés, les nobles, les membres du clergé y avaient volontiers recours. Grégoire de Tours cite plusieurs exemples de malades qui avaient consulté un ou plusieurs médecins, tous inefficaces, sinon dangereux, avant de se rendre au tombeau du saint : c'est là qu'un diacre, devenu aveugle à la suite d'une opération ratée de la cataracte, retrouva la vue (*Martin II*, 19). L'anecdote vise explicitement à discréditer les médecins qui opèrent l'œil avec des instruments acérés sans produire d'autre effet que la douleur et la souffrance. Grégoire de Tours affirme avoir souffert personnellement de migraines abominables, que Dieu avait accentuées pour le punir d'avoir songé à les soulager en s'adressant à un chirurgien pratiquant des saignées au lieu d'avoir la foi (*Martin II*, 40).

Mais c'est la thériaque, la panacée et le symbole de la médecine savante, que l'évêque choisit comme cible de ses attaques, et c'est pour rendre hommage à la foi qui l'a miraculeusement guéri d'une rage de dents tenace qu'il trouve alors cette formule dithyrambique, glorifiant les vertus thérapeutiques de la foi : « Ô indicible thériaque ! ô ineffable piment ! ô louable antidote ! ô céleste purge, si j'ose ainsi parler, qui l'emporte sur les arguties des médecins, qui surpasse la douceur des aromates, qui prévaut sur la force de toutes les essences ! » (*Martin III*, 40).

Pour comprendre la portée polémique de cet éloge de la foi, il est nécessaire de le replacer dans son contexte historique : le *Livre des miracles de saint Martin* semble avoir été écrit entre 580-588. Or, en 580, la ville de Tours fut ravagée par une maladie d'entrailles, accompagnée de frissons, de douleurs lombaires et de vomissements de bile, avec éruptions de boutons et de pustules dures et douloureuses, que l'on a assimilée à une peste bubonique. Malgré les prières, les processions, les cierges dans les églises, il n'y eut pas de miracle, des milliers de personnes moururent à Tours, et beaucoup d'enfants en bas-âge. Des médecins toutefois avaient été bien présents, ils avaient assisté les malades, prodigué leurs soins et leurs conseils.

La peur de la maladie collective, l'idée terrible qu'une ville de pèlerinage ait pu être abandonnée par Dieu, ont fortifié chez les fidèles la conception de la maladie-sanction, envoyée par Dieu pour punir les hommes de leurs péchés ; les *Livres des Miracles* revendiquent la suprématie et l'autorité de la religion sur la médecine des hommes : « L'art des médecins n'aurait aucun effet, sans l'aide du Seigneur » (*Martin II*, 34).

Repères bibliographiques succincts

Toutes les citations sont empruntées aux livres *De virtutibus sancti Martini* et *De miraculis sancti Juliani* dans *Libri Miraculorum aliaque opera minora* de Grégoire de Tours, édité à Paris chez Renouard en 1857 (réédités en 1864).

Voir aussi mon article plus général traitant des pèlerinages de saint Martin à Tours, « Thériaque ou miracle ? Les enjeux des miracles pour les habitants de Tours (V^e-VI^e siècles) », dans Bedon Robert (éd.), *Amoenitas urbium*, Limoges, *Caesarodunum XXXV-XXXVI*, 2001-2002, p. 471-487.

Janvier 2021